

N. 1.

DEUX RONDS

24 février

COMME QUOI

Le Père Peinard

SE FOUT JOURNALISTE



Un numéro toutes les semaines.

Bureau du Père Peinard : 15, rue du Croissant, 16 — PARIS
Abonnements : Un an, 6 francs — 6 mois, 3 fr. — 3 mois, 1 f. 50.

COMME QUOI
LE PERE PEINARD
Se fout journaliste

Si rigolboche que ça paraisse, ça y est, me voilà journaliste !

Comment c'est venu, en quatre mots le voici : depuis un brin de temps, un tas d'idées me trottaient par la caboche, et ça me turlupinait rudement de n'en pas pouvoir accoucher. Voir cette fin de siècle, dégueulasse au possible, où tout est menteries, crapuleries et brigandages — et assister la bouche close à tout ça: nom de dieu, je pouvais pas m'y faire !

Le sang me bouillait de voir les cochons du gouvernement s'engraisser à nos dépens ; de ces bougres-là, y en a pas un seul qui vaille mieux que l'autre. Dans les Chambres, de l'Extrême-droite à l'Extrême gauche, il n'y a qu'un tas de salopiards tous pareils : Cassagnac, Freppel, Ferry, Floquet, Boulange, Basly et les autres, c'est tous des bouffe-galette !

La roserie des patrons aussi me foutait en rage. Ces chameaux-là n'en fichent pas un coup ! Ils rappliquent à l'atelier une fois leur chocolat liché ; ce qu'ils savent faire chouettement, c'est gueuler après les compagnons et palper la bonne argent — sortis de là y a plus personne.

Y a bien les journalistes de métier qui pourraient parler et en dire long, contre les riches et les puissants; mais voilà, ils trouvent plus profitable de rabâcher les vieilles balançoires. Le nez au cul des bourgeois, des financiers, des gouvernants, ils ne cherchent qu'à empocher des pièces de cent sous.

Et dame, comme ils y trouvent leur profit ils sont muets comme les carpes. — Y a pas, c'est un truc épataut pour empêcher les chiens de mordre, que de les attacher avec des saucisses !

* * *

Avec ça ils font les farauds, ces sacrés journalisteux ! Ils traitent de racaille les camelots du Croissant, qu'on embauche sans façon, pour ou contre *Boulangé* — suivant les prix.

Eux, se permettre de mépriser les camelots ! Nom de nom, c'est du toupet. Comme s'ils n'étaient pas plus sales, en passant d'un canard anti-boulangiste à un boulangiste, aussi facilement qu'ils changent de chaussettes. Et ils se vendent, c'est pas pour un quignon de pain, mais pour faire la noce et chahuter chez les grands bistrots du boulevard.

Les camelots, s'ils braillent vive *Boulangé* ou vive *Carnot*, c'est pour le bouloitage, et parce qu'ils n'ont pas de bricheton à se fourrer dans la gargamelle.

Conséquemment, foi de Père *Peinard*, tous les journalisteux ensemble ne valent pas un camelot !

* * *

Donc je me répétais souvent : y aura donc pas un gas à poil qui ait le nerf de gueuler toutes ces vérités, nom de dieu !

A force d'y penser, d'en causer avec des copains, je me suis dit : « pourquoi pas moi ? » si l'instruction est un peu de sortie, y a du bon sens dans ma caboche !

Je voulais d'abord ne faire que des affiches, c'est très chouette au moment des élections ; mais après c'est pas drôle, elles coûtent chaud quand il faut fiche un timbre sur chacune. Et n'étant pas du tout cousu d'or, au bout d'une demi-douzaine d'affiches, une fois fauché, comment faire pour continuer à gueuler ?

Pour lors y avait qu'un moyen ; « tu es à la hauteur de quelques pièces de cent sous, que je me dis, dégotte un imprimeur et lance un petit canard hebdomadaire. Si ce que tu dis en vaut la peine, les copains t'achèteront et te liront, et alors tu pourras jaspiner à gogo, mille bombes ! »

Et voilà comme quoi le Père *Peinard* s'est foutu journaliste !

Seulement, les amis, je ne lâche pas le turbin pour ça — et c'est entre deux savates que je torcherai mes tartines.

* * *

Naturellement, en ma qualité de gniaff, je suis pas tenu à écrire comme les niguedouilles de l'Académie : vous savez, ces quarante cornichons immortels, qui sont en conserve dans un grand bocal, de l'autre côté de la Seine.

Ah, non alors, que j'écrirai pas comme eux ! Primo, parce que j'en suis pas foutu — et surtout parce que c'est d'un rasant, je vous dis que ça.....

Et puis il faut tout dire, la grammaire que j'ai eue à l'école ne m'ayant guère servi qu'à me torcher le cul je ne saisis pas en quel honneur je me foutrais à la piocher maintenant.

Il est permis à un zigue d'attaque, de la trempe de bibi, de faire en jabottant ce que les gourdes de l'Académie appellent des *cuirs*. Et j'en fais mille tonnerres, je suis pas bouffe pour des prunes !

Pourquoi donc que je m'en priverais en tartinant ?

J'ai la tignasse embroussaillée, je la démêle, comme on dit, avec un clou — je vois pas pour quelle raison je bichonnerais mes flanches.

Est-ce des rabachâges de châtres que je colle sur le papier ? — Je le pense pas, bon sang !

Eh bien, pour lors, à quoi ça serait utile de pom-mader mes phrases, puisque elles sont pas pondues pour les petits crevés, qui font leur poire un peu partout.

Les types des ateliers, le gas des usines, tous ceux qui peinent dur et triment fort, me comprendront. C'est la langue du populo que je dégoise ; et c'est sur le même ton que nous jabottons, quand un copain vient me dégottes dans ma turne et que j'allonge les guiboles par dessus ma devanture, pour aller siffler un demi-setier chez le troquet du coin.

Etre compris des bons bougres c'est ce que je veux — pour le reste je m'en fous !

LA PROCESSION DU 24

Un tas d'aspirants bouffe-galettes, des types qui ne rêvent que de délégations, de mandats, de sinécures, se sont fichés dans la boussole qu'ils sont l'état-major du populo.

A les entendre, ces nom de dieu là ! Eux et puis eux, y a que ça !

Et ce qu'ils en font des manigances pour attirer l'attention.

Ils sont toujours à piailler ou à pontifier, — si c'est pas à droite c'est à gauche.

Le grand chef, du moins le plus tapageur, c'est Boulé. Lui est presque bouffe-galette — il est déjà surnuméraire de première classe et attend de l'avancement. — Aussi pour le 27 janvier il s'est bougrement remué : il a une envie qui le crève d'aller à l'Aquarium !

Ça a raté, mais aux prochaines, il les décrochera ses vingt-cinq balles : et ce sera justice, à son avis — c'est de la braise qu'on doit à sa belle barbe.

En attendant, il chauffe dur, fait du pet à toute occasion — car il ne faut pas que l'ingrat populo oublie Boulé !

* * *

Il y a quelques semaines l'état-major est allé aux Congrès de Troyes et de Bordeaux. On décida d'aller le 10 février porter au gouvernement leurs décisions et de retourner prendre la réponse le 24.

Il y a des villes où le 10 février le populo a profité de l'occase pour manifester un brin ; ça a mis un peu de mouvement dans la machine.

A Paris ça c'est passé autrement. L'état-major avait prêché le calme, supplié les ouvriers de ne pas l'accompagner.

Aussi c'était bougrement drôle !

La soixantaine de péteux — Boulé en tête — qui formaient la délégation, n'ont pas même osé se balla-

der en procession. Il s'étaient collés quatre par quatre : quel tas de traqueurs, nom de dieu !

Chez Floquet on les attendait, c'est le larbin qui les a reçus dans la cour — c'était assez pour eux — à quoi bon se mettre en frais pour des pouilleux semblables !

Ce qu'ils devaient faire une binette !

Je les vois d'ici dans leurs frusques du dimanche, s'essuyant les ripatons sur le paillason et tournant leur galurin dans les pattes.

Dam, quand on est chez mossieu le Ministre y a de quoi être estomaqué !

Enfin ils ont laissé leur babillarde, disant qu'ils reviendraient chercher la réponse le 24.

Ils savaient, les bougres, que :

Quand on est délégué, on ne saurait trop l'être.

Aussi ils s'en sont payé une ballade !

Toujours animés de la même ardeur ils sont allés chez un autre ministre, à la Chambre, au Sénat, chez Poubelle et à l'Hôtel de ville.

Partout ils ont trouvé visage de bois.

Il n'y a que chez Lisbonne « aux frites révolutionnaires » qu'ils ont oublié d'aller.

C'est salop de leur part !

* * *

Et maintenant, nom d'un tonnerre, gare le 24 ! les fameux délégués vont chercher la réponse.

Floquet n'est plus là, mais ça ne fout rien ; c'est au larbin qu'ils ont eu à faire, et le proverbe dit : « Les ministres passent, les larbins restent. »

Seulement, ce coup-ci les délégués n'y vont pas seuls. Ils ont invité des bouffe-galette : députés, conseillers municipaux, etc.

Puis ils ont dit au populo qu'ils l'autorisaient à venir. Mais à condition qu'il soit sage et qu'il ne casse rien. Ils n'aiment pas le grabuge, les bougres !

* * *

Si le gouvernement est roublard y aura pas de sergots. C'est le moyen que ça se passe bien, les processions seront joyeux et bons enfants.

Ils iront chercher leur réponse ; naturellement elle sera favorable.

On leur foutra de l'eau bénite de cour ; on les prendra par les bons sentiments.

Celui qui recevra les délégués jurera que le gouvernement est tout dévoué aux ouvriers.

Il leur contera que toujours il a pensé à eux, à leurs intérêts, à leur petit bonheur.

Le malheur c'est que ce pauvre gouvernement est entouré d'ennemis.

Ce qui l'empêche de s'occuper du populo c'est le tintouin que lui fout ce gredin de Boulanger.

Que le bon peuple prenne patience ; puisqu'il a tant fait d'attendre jusqu'à aujourd'hui, il peut bien poirotter encore un peu. Qu'il patiente, que diable ; et quand il y aura plus de Boulange...

Et les bons délégués, qu'ont de la jugeotte comme les poules ont des dents, ne penseront pas qu'avant Boulanger c'était kif-kif.

Ils prendront ces bourdes comme pain bénit — les débiteront au populo.

Et tout sera fini. Comme dans la chanson de Malborough ils rentreront chez eux, et

La cérémonie faite
Mironton, Mironton, Mirontaine,
La cérémonie faite
Chacun s'en fut coucher.

Ils auront abattu de la besogne, préparé leur prochaine candidature; aussi roupilleront-ils à poings fermés, et l'idée ne leur viendra pas de taquiner leurs femmes.

Quant au populo une fois de plus il aura été foutu dedans; on l'aura berné avec cette idée de procession et il aura encore coupé dans les battages d'hommes qui ne veulent que s'empiffrer à ses dépens.

Il pourrait bien arriver que le gouvernement qui n'a pas la bosse de l'intelligence, veuille foutre ses fliks au travers de la procession. Alors ça deviendrait rigolo: tous les bouffe-galette, les délégués, les foireux se rangeraient du côté de la queue.

Le populo, lui, seul comme dans toutes les occasions ou faut du biceps, resterait en face des sergots.. et leur mangerait le nez.

LA PURÉE PARLEMENTAIRE

Il est loin le temps où une crise ministérielle foutait tout en l'air.

Maintenant ils peuvent se chamailler à gogo, à l'aquarium du quai d'Orsay; y a pas de danger qu'on s'émotionnerait pour si peu, nom de dieu!

Dans le temps, alors qu'on était gobeurs, un ministre en cassant sa pipe fichait le populo dans la rue.

Sur les grands boulevards, ça grouillait épatamment, mille bombes!

Nous coupions tous dans le panneau; croyant que tel ou tel salaud prenant la place du sortant il en résulterait du bien ou du mal.

Tant que le président de la Publique n'avait pas dégotté de nouveaux ministres, on voyait partout des gueules longues d'une aune.

Les affaires fallait pas en parler; et naturellement nous autres prolos nous en pâtissions; car, nom de dieu, c'est toujours nous les dindons de la farce.

Aujourd'hui, c'est plus ça, et il n'est pas rare d'entendre des types s'abordant:

— Bonjour, Tartempion, ça boulotte — et les affaires?

— Va bien, merci — ça reprend, surtout depuis qu'il n'y a plus de ministres....

Que signifient ces machines-là? Est-ce que nous deviendrions jemenfoutistes au point de nous foutre de tout, et de tout accepter comme ça vient?

Faut pas croire ça, nom d'un pétard!

Ça veut simplement dire que nous avons perdu nos illusions.

On ne s'emballe plus sur ces gnoleries! Et c'en est nom de dieu, que toutes les questions politiques.

Nous les avons vus à l'œuvre les fumistes de la politique, ils nous en ont fait gober de trop de couleurs.

Ce qu'ils nous ont fait poirotter avec leurs sacrés programmes, leurs réformes épastrouillantes.

Et les tartines beurrées, elles nous ont passées sous le nez: ils les ont bouffées — dam, ils l'ont fait dans notre intérêt, pour nous éviter les indigestions.

C'est du dévouement de leur part; nous sommes des ingrats, des sans-cœur, de ne pas leur en savoir gré.

Et voilà comme quoi le ministère Floquet a cassé sa pipe, sans que ça nous empêche de pioncer.

Et que se soit Méline ou un autre qui le remplace, nous continuerons à bibeloter, comme si de rien n'était.

Quand à la révision dont tous ces bougres-là nous bassinent — qu'ils se la foutent quelque part !

Nous ne leurs demandons qu'une chose : qu'il hafoillent puisque nous sommes assez gourdes de les payer pour ça — mais qu'ils nous fichent la paix !

A LA FOURCHETTE

Ce qui m'empoigne dans les canards quotidiens, c'est pas la première page, toujours bassinante avec les tartines des rédacteurs rupins; encore moins la seconde, remplie de nouvelles politiques, des bafouillages des Chambres, etc.

Celle que je gobe c'est la pauvre troisième, bourrée des notes de la Préfectance, collées sans y rien changer la plupart du temps.

Les faits divers, les tribunaux, c'est la vie du populo, nom de dieu !

Là on assiste aux dèches des pauvres bougres; on voit passer sous le frio, la lance ou la neige les refailleurs de comètes.

Y a aussi les désespoirs d'amour, et un tas de machines qui vous remuent le cœur d'autre façon que les gneries politiques.

Et, nom de nom, ces histoires-là ça peut un jour ou l'autre nous arriver — à vous comme à moi, hélas !

Aussi, bon sang, je rabâche à perpet que ces fourbis devraient se prélasser en belle première avec des réflexions à la clé....

Car enfin, nom de dieu, si, comme on le dit, les canards sont mis au monde pour instruire le populo — ils doivent dauber sur ses vrais intérêts, et nous faire tâter du doigt les maux de notre cochonne de société.

Ah, ouiche, va-t-en voir si les poules pissent !

Les canards appartiennent quasiment tous à des capitalistes. Ces beaux Messieurs, de même que les journalaux, se fichent d'instruire le populo.

Ils veulent que le journal les fasse rigoler, leur raconte les potins du jour.

Quant aux mistoufles des pauvres bougres, faut pas en parler; ça les assombrirait et troublerait leur digestion.

Si c'est pas dégoûtant de voir, comme il y a une huitaine, les quotidiens constater en deux lignes qu'un ouvrier venait de mourir de faim près des Halles.

Et pas un mot de pitié, pas une ligne de plainte, nom de dieu !

Comment au centre de Paris, à côté de cette sacrée carcasse de fer, où y a des cargaisons de boustifaille, un homme claque !

Un siècle après cette prise de la Bastille dont on nous serine les oreilles, un déchard crève, le ventre vide, à côté de la cathédrale de la mangeaille.

Et c'était pas un flémard que ce pauvre bougre !

Il avait (le couillon) massé toute son existence pour engraisser son singe.

Le feignasse tient le pognon et godaille avec — le prolo est mort !

Et au même moment où les canards n'ouvraient pas le bec sur l'histoire que je viens de narrer, ils ne désemplissaient pas sur la crevaision d'un nommé Rodolphe, fils d'empereur.

Ce qu'ils en ont sali du papier, les cochons ! Et tout ça pour prouver les uns qu'il s'est suicidé, les autres qu'on l'a escoffié.

Y avait pas nécessité de faire tant de grabuge autour d'un mufle impérial.

Il est mort et que ce soit fini : c'est toujours un de moins !

* * *

Avoir pour michets des types calés, tels que députés ou banquiers, c'est bath !

Mais quand l'adorée a cessé de plaire, c'est plus si drôle ; la pauvre Sombreuil en sait quelque chose.

Si ses amants n'ont pas été jusqu'à pratiquer le « on rend la galette » de la maison qui n'est pas au coin du quai, c'est tout juste, bon sang !

Elle en a vu de dures avec son ami Vergoin, le député boulangiste : le galleux mufle la fit expulser carrément.

Naturellement elle rappliqua en France et eut encore la déveine de tomber sur un saloplaud quelconque de même calibre, un Joubert, banquier de son état.

(Paraît même que ce Monsieur a rudement casqué pour l'élection de Jacques, il aurait collé dans les pattes de Floquet un beau million — à condition de rapatrier Monsieur Aumale — mais c'est pas la question.)

Quand il a eu d'elle plein le dos il a fait comme Vergoin — et dame, Floquet pouvait pas lui refuser un petit service.

Conséquemment la belle Sombreuil a été refoutue au bloc.

* * *

C'était rigolboche tout plein le jour on l'a amenée devant le comptoir de la correctionnelle.

Les bonshommes l'appelaient *fille*. Mal leur en a pris, ce qu'elle te leur a cloué le bec, nom de dieu !

Et vrai de vrai, je me demande ce qu'ils sont eux, avec leurs jupes — qui cachent bougrement de pourritures, foi de Père Peinard !

Puis, ce qu'elle a été carrée, se rebiffant à tout coup ; elle leur a lavé la tête, aux enjuponnés ; et ne s'est pas laissée écrabouiller par eux ses petits pétons.

Ils en étaient verts, les bonshommes tellement qu'ils l'ont expulsée de leur salle — probable en attendant l'autre expulsion.

Ils ont ensuite retrouvé leur sérénité et ont collé à la jolie lionne un mois de prison.

Et bien, je la gobe, cette gonzesse, elle a du poil, crédieu !

Et vous savez, je ne cracherais pas dessus ; je me dévouerais... jusqu'à la consoler.

M'est avis qu'elle me botterait chouettement !

Le foutant c'est qu'elle ne doit pas être forte pour le vin du broc.....

Une Croisade

Qui croirait encore qu'il se forme actuellement une armée de croisés pour aller batailler contre les infidèles ?

Au XIX^e siècle, ça semble pas possible; c'est pourtant la pure vérité, nom de dieu !

En attendant qu'ils taillent en pièces les ennemis, les nouveaux croisés — cassent les vitres pour attirer l'attention.

Et surtout la monnaie dans leurs caisses.

Cet armée est parait-il, destinée à aller dans l'Afrique, tirer des moricauds, des griffes des marchands de chair humaine.

Nom d'une pipe, elle sent bougrement le roussi cette armée d'anti-esclavagistes — m'est avis qu'ils chercheront surtout à conquérir des âmes, au manitou de Léon XIII.

C'est une jésuitière, quoi !

Et vous savez, c'est pas commode de s'engager dans ce fourbi-là; ne pourra pas se croiser qui voudra !

La première et principale des conditions c'est d'avoir son pucelage, car c'est des petits saints qu'il faut aux enrôleurs.

Aussi sur 1500 candidats y a eu cinquante admis, — c'est comme au paradis, nom de dieu !

Beaucoup d'appelés et peu d'élus !

Quelles mœurs auront-ils les soldats de cette armée de crétins ?

Vu les conditions exigées pour l'admission, c'est pas difficile à savoir.

Ils adoreront Dieu, la Vierge Poignet et Saint Germiny.

Et mille bombes, si ces bougres-là tiennent réellement à combattre l'esclavage, il n'ont pas besoin d'aller se ballader dans les pays lointains; sans sortir de Pa-

ris ils trouveront assez de marchands de chair humaine.

Seulement c'est pour la frime qu'on parle de combattre l'esclavage, ce qu'on va chercher c'est un nouveau royaume.

Et puis c'est un truc pour faire casquer les bonnes âmes de France.

Maintenant que les petits chinois ne rendent plus, on se servira des gros Africains pour faire rentrer les monacos.

MA PROFESSION DE FOI POLITIQUE

Il est de bon ton dans le premier numéro d'un canard, d'accoucher d'une *profession de foi politique*.

Sous cette étiquette on peut dire tout ce qu'on veut.

Y en a même qui se fendent d'une déclaration, bath aux pommes, dans laquelle ils déclarent qu'ils ne déclarent rien du tout.

Mais je ne veux pas emboiter le pas à ces illustres, et je me fends à la bonne franquette.

* * *

PROFESSION. — Je l'ai déjà dite, au jour d'aujourd'hui, rapetasseur de savates; si vous préférez, gniaff, ou mieux bouiffe.

Dans les temps j'ai roulé ma bosse un peu dans tous les patelis; j'ai fait un tour de France épatant, nom de dieu !

EN DÉPOT
A LA LIBRAIRIE DU Père Peinard
PARIS — 16, rue du Croissant — PARIS

L'ATTAQUE

HEBDOMADAIRE

LA RÉVOLTE

HEBDOMADAIRE

SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

TOUS LES QUINZE JOURS

POUR LES ANNONCES

S'adresser à l'Administration

16 — rue du Croissant — 16

PARIS

Imp. du « Père Peinard », 17, rue de l'Échiquier

N. 2

DEUX RONDS

3 Mars

Le Père Peinard

ET LES PÉTEUX DE L'HOTEL DE VILLE



Un numéro toutes les semaines

Bureau du « Père Peinard » 16 rue du Croissant, 16 PARIS
Abonnement : Un an, 6 francs, — 6 mois, 3 fr. — 3 mois, 1 fr. 50